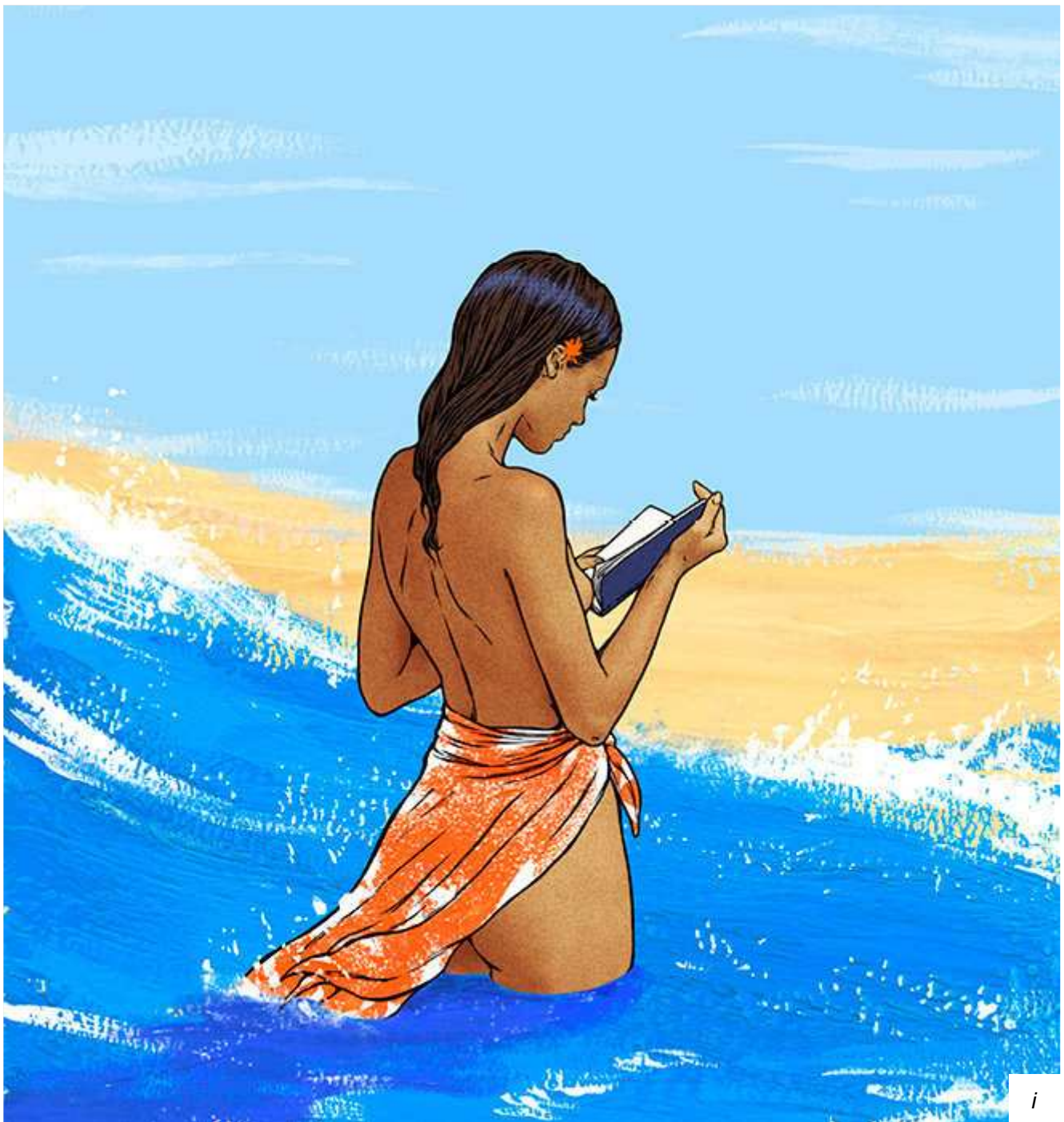


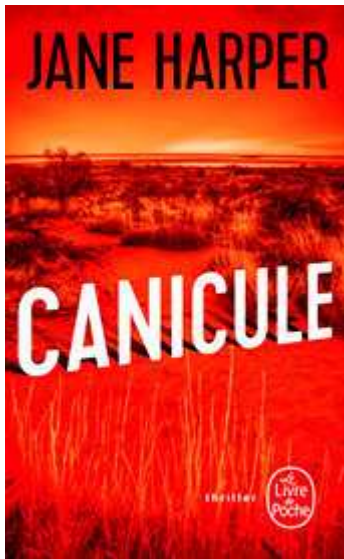
Spécial poches : un grand bain de lecture

Pour la 10^e édition du salon Saint-Maur en poche (23-24 juin), « Le Point », illustré par Delphine Cauly, vous propose 25 livres à lire ou à relire cet été.

PAR MARINE DE TILLY

Modifié le 25/06/2018 à 09:29 - Publié le 23/06/2018 à 17:00 | Le Point





« Canicule », de Jane Harper (*Le Livre de poche*, 448 p., 8,20 €)

Une poignée de fermiers sectaires et violents qui suent leurs bières chaudes et perdent les pédales dans un bled paumé du bush australien, des mouches à viande qui dansent autour de trois cadavres fermentés par la chaleur et, pour tenter de démêler l'affaire, un flic de Sydney pas forcément tout blanc qui débarque dans la fournaise. On est loin de l'Australie des surfeurs à mèche et des filles en Bikini : c'est l'haleine du diable qui souffle sur ce premier roman hallucinant (en lice pour le prix des Lecteurs du Livre de poche) propageant haines recuites, orgueil et folie. Chaud devant, glaçant dedans, un polar du tonnerre pour soirées d'orages.



« Les pièges de l'exil », de Philip Kerr (*Points*, 408 p., 7,90 €)

Quand le cultissime Bernie Gunther, 65 ans, se retrouve en peignoir à jouer au bridge avec Somerset Maugham, dandy linguistique et sexuel d'alors 82 ans, ça n'a rien d'une rencontre d'antiquailles. « *On dirait que mes couilles ont passé la nuit sur une table de billard de brasserie* », dit l'un à l'autre.

Sexe, Stasi, CIA, espions britanniques, chantage à l'homosexualité, femmes fatales, mensonges et trahisons, le tout dans une French Riviera tout droit sortie de « La main au collet » de Hitchcock : si votre libraire ne vous en a pas parlé, qu'il change de métier. Kerrément dément.

Caterina Bonvicini

Le pays que j'aime



« Le pays que j'aime », de Caterina Bonvicini (*Folio*, 368 p., 7,80 €)

La grâce d'Elena Ferrante, l'ardeur de Silvia Avallone : Bonvicini est un phénix, elle met en scène le massacre des illusions comme si c'était un conte de fées (on se souvient de « L'équilibre des requins »). Dans leur palace de Bologne, la fille du proprio et le rejeton du jardinier et de la femme de chambre se donnent des baisers. Puis la bonne quitte le jardinier pour un truand. L'héritière se perd dans des draps de riches, le fils de rien verse dans la corruption et Berlusconi applaudit. C'est le genre d'amour d'enfant qu'on ne finit pas de regretter et le genre de roman qui se déguste comme une glace à l'italienne.



« Un homme, un vrai », de Tom Wolfe (*Pocket*, 1 024 p., 11,50 €)

Le roman n'est pas d'hier, mais il est aussi éternel que les odysées et les genèses : du vrai Tom Wolfe. Dans la ville d'« Autant en emporte le vent » (Atlanta), un taureau fort bien bâti nommé Charlie Croker regarde l'empire qu'il a construit s'écrouler. Magouilles politiques, conflits ethniques, procès bidon, prisons surpeuplées, racket, racisme, chômage et Epictète qui plane au-dessus de la jungle urbaine sans jamais la rendre sage, telle est la chronique méchante et jouissive d'un spectaculaire crash américain. Quant à Tom Wolfe, c'est Balzac, Dickens et Zola réunis dans un costard blanc. Tom Wolfe n'est pas mort, car ses livres sont là.



« Mon frère féminin », de Marina Tsvetaeva (*Le Livre de poche*, 320 p., 4,90 €)

La PMA pour les lesbiennes ? Celle qui en parle le mieux n'est pas Marlène Schiappa, c'est, en 1932 déjà, Marina Tsvetaeva, dans cette lettre splendide à Natalie Clifford Barney. Difficile de trouver pensée plus actuelle, plus profonde et, sans mauvais jeux de mots, plus féconde sur la maternité pour les couples de femmes que celle de la poétesse russe. Les manques, les inquiétudes, les renoncements et le chagrin inguérissable de ne pouvoir avoir jamais « *un enfant d'elle* », d'une autre femme. « *Quand je vois se désespérer un saule, je comprends Sapho.* » Déchirant. L'été est aussi le moment de prendre de la hauteur sur l'actualité.



« Premières expéditions », de Patrice Franceschi (*Points Aventure*, 640 p., 8,70 €)

En 1975, Patrice Franceschi a 20 ans, il est fort, sûrement socialiste, il a du cœur et il rêve d'aventure. Un peu comme tout le monde. Sauf que, quarante ans plus tard, on observe qu'il n'est pas exactement comme tout le monde. Aviateur, capitaine, explorateur, officier de réserve, soldat à Kobané un jour, militant politique en France le lendemain, philosophe, poète, homme de terrain... On hésite entre Bougainville et Bob Morane. Ce sont ses premiers récits d'expédition (notamment au Congo) : de l'exploration à l'ancienne, physique, critique, martiale, dans des territoires à peine cartographiés. De la sueur (des torrents de testostérone) et des larmes, pour de vrai.



« Quand sort la recluse », de Fred Vargas (*J'ai lu*, 476 p., 8,40 €)

Elle a vendu 5 millions de livres en dix ans. C'est la patronne, la grande prêtresse du noir. La nuit, elle éteint la lumière et laisse venir les idées. Ce soir-là, il devait y avoir une araignée. « Quand sort la recluse » joue sur nos phobies et invente un nouveau genre, horrible et irréprensible : le polar arachnéen. Sans trahir l'intrigue, il y a là trois vieillards qui meurent étouffés par le venin de l'acarien, une horde de violeurs enragés, la chèvre de M. Seguin et Magellan qui vient à la rescousse d'Adamsberg. Ne nous mentons pas : un Français sur 140 achètera ce livre en juillet. On vous aura prévenus, tant pis pour vous si c'est votre voisin.



« Exercices spirituels », d'Ignace de Loyola (*Rivages poche*, 192 p., 7,50 €)

La lecture de ce livre est à l'âme ce qu'une semaine de détox est au corps : un décrassage, le salut. Au lieu de boire du bouillon et des jus d'on ne sait quoi pour épurer l'organisme, on suivra un programme de remise en forme spirituelle en quatre semaines - le cœur étant un peu plus long à nettoyer que l'estomac. Des exercices comme « Faire la vérité », « Contempler ses péchés », « Méditer sur la souffrance et la mort », « Recevoir la joie » ou « Penser sa liberté » demanderont parfois un peu de peine, mais c'est un moindre mal : la consolation est grande, et nous avons là le meilleur coach en développement spirituel de tous les temps.



« Bandini », « Demande à la poussière », « Rêves de Bunker Hill » et « La route de Los Angeles », de John Fante (10/18, 7,10 €)

C'était un bandit, Bandini, un clodo céleste, le symbole de l'Amérique vulgaire et mal élevée de l'après-Grande Dépression et de l'avant-guerre. Il était mégalo, drôle, impulsif, irrésistible, il adorait les chiens, les femmes et la littérature, il avait des mots simples et francs d'où giclait la poésie. C'était l'alter héros de John Fante, petit Rital nourri aux spaghettis et aux images pieuses qui voulait devenir quelqu'un au pays des Yankees et qui est devenu un géant dans tous les pays. Fante finira alcoolique, aveugle et cul-de-jatte. Bukowski le vénérait, Coppola aussi. Ses quatre œuvres en chef viennent d'être rééditées chez 10/18 et c'est l'une des meilleures nouvelles de l'été.



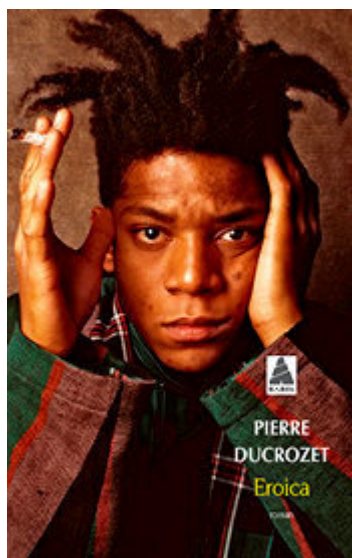
« Petits secrets, grands mensonges », de Liane Moriarty (*Le Livre de poche*, 576 p., 8,20 €)

Si vous avez aimé « Le secret du mari » - secret si bien gardé que 2 millions de lecteurs sont au courant -, il se peut que vous fondiez comme une horloge de Dali pour ces « Petits secrets, grands mensonges ». Reese Witherspoon et Nicole Kidman en étaient si adeptes qu'elles ont mis le grappin sur les rôles principaux de l'adaptation pour HBO. Quartier résidentiel près de Sydney, enfants à vélo, muffins dans le four, mères au foyer copines mais pas trop... Et puis un meurtre à la fête de l'école. Il y a de « La gifle » dans cette bombe antidépression qui fleure bon l'*American way of life*, l'arsenic et le milk-shake à la fraise.



« La daronne », de Hannelore Cayre (*Points*, 192 p., 6,60 €)

Patience Portefeux est une ménagère de 53 ans qui ressemble à Anémone avec la coupe de Birkin et qui pose sur la couverture de « La daronne » entre deux sacs Tati. Dans la vie, elle est interprète judiciaire d'écoutes téléphoniques en arabe et dans sa cave il y a un quintal de shit récupéré sur un *go fast*. Patience n'aime pas vraiment l'argent, mais elle le lave plus blanc que blanc, et un pétard de temps de temps ça détend. À l'ère de la PlayStation, elle deale à l'ancienne : faut bien payer l'Ehpad de maman. Facétieux, sans fioritures et euphorisant (prix *Le Point* du Polar européen), un bon petit noir bien serré à s'avalier en trois gorgées au comptoir.



« Eroica », de Pierre Ducrozet (*Babel*, 272 p., 8,50 €)

Il peignait comme un enfant, désirait comme une bête et parlait comme un sage - les murs de Manhattan s'en souviennent. Ses amis s'appelaient Andy Warhol, Truman Capote, Keith Haring, ses amantes Madonna, Sarah, Phœbe. Il voulait être un héros, il est devenu un mythe. Jean-Michel Basquiat avait la grâce et le génie, peut-être pas le courage. Foudroyé à 27 ans par l'héro, la coke et le réel, il fut une comète qui frôla la Terre du côté de New York vers la fin des années 1970 et irradie ce texte poétique et pénétrant. C'est la grande fiction biographique de l'été. Si on n'en sort pas amoureux fou de Basquiat, ce sera de Ducrozet.



« La vie ne danse qu'un instant », de Theresa Révay (*Le Livre de poche*, 608 p., 8,90 €)

Elle a traîné sur tous les fronts, la correspondante de guerre imaginée par Theresa Révay. Elle a traqué les suppôts de Mussolini en Abyssinie en 1936, picolé du vin à 2 pesetas le litre entre Hemingway et Saint-Exupéry à Madrid en 1937, couché avec des salauds à Berlin en 1938, aimé des héros à Monte Cassino, dansé sur les volcans de l'Histoire avec la grâce des princesses tragiques. Au cœur de « *l'abattoir international en folie* », comme disait Céline, elle veut juste voir et faire savoir, jouir et ne pas mourir. Mi-Vénus mi-Walkyrie, reportrice magnifique, inoubliable Martha Gellhorn de papier, c'est notre héroïne de l'été.

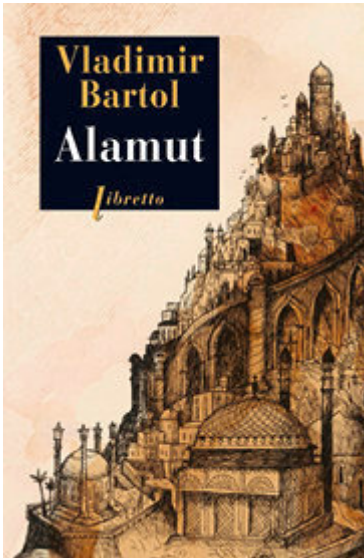
Rebecca Lighieri

Les garçons de l'été



« Les garçons de l'été », de Rebecca Lighieri (*Folio*, 416 p., 8,30 €)

Certaines mères « *pondent des gniards* », Mylène, elle, « *enfante des titans* » ; 20 ans et la beauté du diable, Thadée et Zachée sont deux surfeurs « *insupportablement sexy* », façon Keanu Reeves et Patrick Swayze dans « *Point Break* » (Ysé, la sœur, « *à la beauté sensationnelle* », n'est pas en reste). La portée la plus cool de Biarritz crâne donc dans les vagues, jusqu'au jour où l'un des fils parti tâter l'écume à La Réunion se fait raccourcir par un requin. La famille idéale boit la tasse. Le clip des Beach Boys tourne au carnage. Crimes, mensonges, érotisme et mystique surfique, c'est le polar torride de l'été, du Stephen King à la sauce basquaise.



« Alamut », de Vladimir Bartol (*Libretto*, 592 p., 13,80 €)

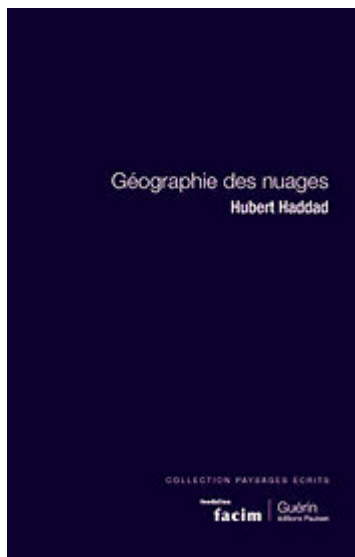
Le fameux « *Vieux de la montagne* », Hassan ibn Sabbah, chef de la secte des Assassins, mène, à la fin du XI^e siècle, sa guerre sainte, avec à ses pieds une poignée de fanatiques shootés au haschisch et dressés pour tuer. En bas, le monde pleure d'épouvante... Al-Baghdadi avait-il lu « *Alamut* » avant de se déclarer calife, du haut du minaret penché de la grande mosquée de Mossoul, avant de défigurer l'humanité ? Voici, sous une plume rougie au fer de la satire, l'une des pages les plus fascinantes de l'histoire du Moyen-Orient. Dix siècles avant Daech, le récit d'une incroyable manipulation des foules au nom de la religion.



« Le dernier stade de la soif », de Frederick Exley (*Monsieur Toussaint Louverture*, 512 p., 13 €)
C'est le journal de bord d'une banqueroute existentielle. Celle de Frederick Exley, qui, sur 500 pages, élimine les matières souillées de son âme malade et géniale. Sans ciller. Avec autorité, avec férocité, il dégomme son dégoût de lui et de la vie. Échecs en série, extases de l'autodestruction, beaucoup de sexe, une exceptionnelle capacité à ingérer des hectolitres d'alcool, quelques balades en HP et un amour maniaque de la littérature. Voici la preuve que, même avec le foie en vrac, des sous-vêtements sales et une vie minable, on peut écrire des livres gigantesques.



« Les métamorphoses », d'Ovide (*Les Belles Lettres*, 816 p., 19,90 €)
Lire Ovide n'est pas une fête, un envoûtement, une féerie ; lire Ovide change la vie. Lorsque ça fait vingt et un siècles que tout l'Occident puise dans votre best-seller, c'est peut-être parce que vous êtes un génie. Ce poème épique, cruel et magique de 12 000 vers raconte 250 histoires de transformation de dieux, d'hommes et de femmes en taureau blanc, en jonquille, grenouille, femme, homme ou peuplier, et inversement. Autrement dit, en l'an 3 de notre ère, Ovide parlait déjà de transgenres et de non-binaires (qui ne s'appelaient pas Christine and the Queens, mais Adonis et Thétis). Et vous, cet été, vous vous verriez plutôt en génisse, en lion ou en étoile ?



« Géographie des nuages », d'Hubert Haddad (*Fondation Facim-Paulsen, 120 p., 10 €*)

L'imagination est une porte béante. Hubert Haddad aime plus que tout s'y engouffrer, c'est un maître de l'évocation. Quand certains courent les pays de la Terre, lui explore les provinces du ciel, du rêve et toutes ces contrées dont la topographie n'intéresse pas les géographes. « *L'infini est une région, disait Michaux. S'y diriger.* » C'est le royaume d'Haddad, celui de ces trois nouvelles inclassables en forme de cadastre onirique, celui qu'il fera si bon visiter, au calme, par une chaude soirée de juillet. Un petit texte bleu aussi poignant que le ciel, aussi hypnotique, addictif et caressant que la main d'un amoureux. Faites-vous un shoot de poésie, lisez Haddad.



« Dans les eaux du Grand Nord », de Ian McGuire (*10/18, 312 p., 7,50 €*)

Un baleinier plein de baleines, de marins ivrognes, de harponneurs aussi gracieux que du marbre souillé, avec à leur tête un capitaine cupide qui frapperait le ciel s'il l'insultait. Il file à 15 nœuds vers le Grand Nord, sauf que « *la mer magnanime qui ne permet à rien de demeurer inscrit* », comme disait Ahab, les coince sur la banquise. Un matelot est assassiné. Jusqu'ici, dans la cale, ça sentait

la morue, le foutre d'avant-veille et les cheveux sales sous le bonnet. Désormais, la violence, les pulsions et le sang éclaboussent l'hiver arctique. Une histoire melvillienne paniquante comme du Manchette et plantée dans les décors de Jack London, c'est le huis clos bestial de l'été. Sans pitié.



« Snobs », de Julian Fellowes (10/18, 404 p., 8,40 €)

Julian Fellowes (l'auteur de « Downton Abbey ») est une sorte de M. Jourdain d'outre-Manche. Snob comme un pot. Dans ce bien nommé roman, mi-« Cendrillon » mi-« Madame Bovary », il est question d'une roturière qui décroche le gros lord et le trompe, car elle s'ennuie ferme, le petit doigt en l'air, chez les sujets de Sa Clinquante Majesté. Encore une fois, avec une irrésistible mauvaise foi, le mamamouchi Fellowes donne dans le ouaté, le névrosé, la tasse de thé. Il a le sarcasme chic et le snobisme délicat, c'est un obsédé du détail et un conteur vigoureux ; il est désopilant, navrant, immoral, cruel. Son livre est une panacée : du vitriol dans une coupe de cristal.





« Un petit boulot », de Iain Levison (*Piccolo*, 224 p., 10 €)

Plus d'usine, plus de boulot, plus de petite copine, plus de télé, plus de chauffage : Jake a un léger passage à vide. Et il commence à faire vraiment froid dans sa petite ville industrielle d'Amérique. Jusqu'au jour où le mafieux du coin frappe à sa porte avec une proposition : il veut du fric ? Il flingue bobonne. Et voilà Jake en tueur à gages avec pour première cible la femme du Don Corleone local. Un fusil à baïonnette, un pack de six, boum, et l'abonnement au câble qui revient. C'est le drame des travailleurs oubliés balancé sans prêchi-prêcha par un Levison qui fricote avec le marxisme de Ken Loach et l'humour de Donald Westlake. Très drôle, très noir. Décapant.



« Fantaisies », d'E. T. A. Hoffmann (*Libretto*, 480 p., 11,80 €)

C'est après avoir lu l'un de ses contes (« Le magnétiseur ») que Freud fit sa première cure psychanalytique, Nerval l'idolâtrait, Baudelaire et Schumann voyaient en lui la plus haute expression du génie romantique. Il a écrit plus d'un millier de contes fantastiques. Ce recueil rassemble les premiers, qui se trouvent être les plus sidérants. Sorcières, serpents aux yeux bleus, chiens qui parlent, fantasmagories macabres et créatures infernales... Ernst Theodor Amadeus Hoffmann est le

grand gourou des démons embusqués, « *le maître inégalé de l'inquiétante étrangeté en littérature* » (dixit Sigmund), celui dont vous aurez besoin cet été pour faire des rêves sublimes et bizarres - sans ingurgiter la moindre substance illicite§

Toutes griffes dehors !



C'est la 10^e édition du Salon international du livre en format de poche, qui aura lieu cette année encore place des Marronniers à Saint-Maur-des-Fossés, les 23 et 24 juin. Lancé par Gérard Collard et son compère Jean Casel, fondateurs de la librairie La Griffe noire, à Saint-Maur, ce festival de poche, accessible et gratuit, rassemble ceux qui lisent et même ceux qui ne lisent pas dans une atmosphère simple et bon enfant. Leur credo ? L'impertinence, la singularité, la convivialité. Leur pari ? Montrer au public de tout âge et de tout bord que l'on peut, sans complexes, à la fois se plonger dans les polars de Franck Thilliez (n'en déplaise à certains) et redécouvrir l'âge d'or de la Russie avec Hélène Carrère d'Encausse, se remonter le moral avec Raphaëlle Giordano et causer actualité politique avec Jean-Michel Aphantie. Des prix, des débats (Jean-Christophe Rufin, notamment), des dédicaces, des parrains (Guillaume Musso et Camilla Grebe), des lectures et des auteurs en pagaille (Marc Levy, Laetitia Colombani, Olivier Norek, Luca Di Fulvio, Philippe Jaenada, Paul Cleave, Sandrine Collette...) défilent tout au long de ce week-end incontournable du printemps littéraire§

www.saintmaurenpoche.com.

ILLUSTRATIONS : DELPHINE CAULY/ÉTÉ 1981 POUR « LE POINT » - SP

CONTENUS SPONSORISÉS

Taboola Feed

Les fabricants de climatiseurs furieux contre ce nouvel appareil minuscule

CoolAir

Grand-est : EDF finance la pose des nouveaux panneaux